

ami. Le jeune avocat l'engageait à déjeuner pour le lendemain. A l'heure indiquée, Lucien arriva et sa première parole fut celle-ci :

—Y a-t-il du nouveau ?

—Oui. J'ai revu hier mademoiselle Harmant.

—Est-ce qu'elle me retiré sa protection ?

—Au contraire. Il paraît que de nombreuses requêtes, appuyées fortement, arrivent de tous côtés pour obtenir des emplois comme celui que tu sollicites ; mais mademoiselle Mary m'a promis de nouveau de soutenir chaudement ta demande et ma lettre de recommandation. Tu te présenteras vers dix heures du matin à l'hôtel de la rue Murillo, et tu demanderas à parler de ma part à mademoiselle Mary. Elle aura donné des ordres pour qu'on t'introduise, et elle te conduira auprès de son père.

—Je te remercie de tout mon cœur, mon cher Georges. Tu es mon bon génie !

—Nous réussirons ! je l'espère et j'y compte. J'ai préparé ce matin une lettre pour monsieur Harmant. La voici.

—Elle est ouverte.

—C'est exprès. Je désire que tu la lises pour voir si je dis bien tout ce que je dois dire.

—J'en suis certain d'avance.

—Peu importe. Lis, je t'en prie !

—Lucien prit la lettre et lut à haute voix :

« Mon cher M. Harmant,

« Vous m'avez dit plus d'une fois qu'il vous serait agréable de trouver une occasion de m'obliger. L'occasion se présente aujourd'hui, et c'est en sollicitant que je viens m'adresser à vous. Cette lettre vous sera remise par un de mes amis de collège, élève de l'École des arts-et-métiers, mécanicien et dessinateur d'un sérieux mérite ; mais comme le mérite en ce monde n'est pas toujours récompensé, mon ami se trouve en ce moment, à la suite de grands malheurs de famille, non sans emploi mais dans une situation indigne de ses talents et de ses aptitudes. Je sollicite de vous, pour mon ami, Lucien Labroue, l'emploi de directeur des travaux de vos usines. Vous le verrez à l'œuvre et vous me remercerez, j'en suis sûr, du cadeau que je vous aurai fait. En attendant, cher monsieur Harmant, recevez l'expression anticipée de ma gratitude, et croyez aux sentiments de haute estime de votre avocat tout dévoué,

« GEORGES DARIER. »

Après avoir achevé sa lecture, Lucien serra les mains de son ami.

—Merci ! lui dit-il d'une voix émue.

—Tu remercieras plus tard. Mets la lettre dans son enveloppe, l'enveloppe dans ton portefeuille, et demain, à dix heures du matin, sonne à l'hôtel de la rue Murillo.

Lucien, le lendemain, se préparait à se rendre chez Paul Harmant, et mettait à sa toilette un soin minutieux. Il tenait à paraître avec tous ses avantages devant la fille du millionnaire, non par coquetterie, mais parce qu'il voulait avoir en elle une protectrice dévouée, et que les femmes, il le savait bien, se laissent prendre par les yeux. Avant de quitter la maison, il entra chez Lucie. L'expression du visage de la jeune fille était mélancolique.

—Vous partez, mon ami ? demanda-t-elle.

—Oui, ma chère Lucie !

—Eh ! bien ! tous mes vœux vous accompagneront, vous le savez.

—Je le sais, mais pourquoi me dites-vous cela d'un air triste ?

—Parce que j'ai fait un vilain rêve cette nuit.

—Un rêve ? répéta le jeune homme en souriant.

—Oui... et j'ai le pressentiment que vous allez à une déception.

—Pourquoi vous faire un oiseau de mauvaise augure, chère Lucie, quand je pars le cœur joyeux et plein d'espoir ? Je vais solliciter un emploi qui, si je l'obtiens, assurera notre bonheur à tous deux, et vous écoutez des pressentiments... et vous doutez du succès à cause d'un rêve absurde auquel vous ne devriez attacher aucune importance ! c'est mal !

—J'ai tort sans doute, et surtout je souhaite avoir tort ; j'aurais voulu vous cacher ce que j'éprouve, cela m'a été impossible. J'avais hâte de voir arriver le jour où vous deviez vous rendre chez la personne à qui votre ami Georges Darier vous a recommandé, et maintenant que ce jour est venu,

j'ai peur. Il me semble que de votre démarche va résulter pour vous comme pour moi quelque chose de funeste.

—Toujours à cause de votre rêve ?

—Toujours !

—Vous n'avez pas d'autres raisons de crainte ?

—Pas d'autre !

—Eh bien, chère Lucie, votre rêve n'a pas le sens commun ! Comment pourrait-il résulter quelque chose de fâcheux pour vous de ma visite à un industriel riche à millions et prêt à continuer en France les immenses affaires qui ont fait sa fortune en Amérique et l'ont rendu célèbre dans le monde entier ?

—Comment se nomme cet industriel ?

—Mon ami Georges m'avait fait promettre de taire son nom jusqu'après le succès de ma visite, mais je ne puis avoir de secret pour vous. Mon protecteur futur s'appelle Paul Harmant.

Lucie regarda le jeune homme avec surprise ; son visage, si sombre jusqu'à ce moment, parut s'éclaircir.

—Paul Harmant, rue Murillo ? demanda-t-elle.

—Oui. Vous le connaissez ?

—Lui, non, mais sa fille, mademoiselle Mary Harmant. C'est pour elle que j'ai fait dernièrement cette robe de soirée qui vous émerveillait.

Et Lucie, redevenue brusquement joyeuse, ajouta :

—Oh ! maintenant je n'ai plus peur. Mon rêve ne savait ce qu'il disait ! Mademoiselle Mary, (mais vous ne la verrez peut-être pas), mademoiselle Mary est charmante, bonne, douce, bienveillante, affectueuse, enfin elle a toutes les qualités, et le père d'une telle fille ne peut être qu'un homme excellent ! Non ! non ! je n'ai plus peur ! Allez vite, mon ami, et ne pensons ni l'un ni l'autre à mes pressentiments ridicules !

Lucien embrassa sur le front sa fiancée et gagna le quartier aristocratique du parc Monceau. Rue Murillo, l'émotion faisait trembler sa main au moment où il sonna à la grille de l'hôtel. Une petite porte voisine de cette grille s'ouvrit, et le jeune homme entra dans la cour.

—Vous désirez, monsieur ? lui demanda un concierge majestueux.

—Parler à mademoiselle Harmant.

—Mademoiselle n'est pas visible.

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

MME MIOLAN CARVALHO.—La belle galerie des portraits artistiques s'augmente aujourd'hui d'une physionomie gracieuse et sympathique entre toutes, celle de la grande et incomparable chanteuse qui est la gloire de l'école française.

Que peut-on dire sur Mme Carvalho qui n'ait été dit mille fois ? Un seul mot résume tout son talent : la perfection. Il serait superflu d'ajouter des commentaires.

Mozart, Auber, Adam, Massé, Hérold, Gounod, les chants de tous ces maîtres ont trouvé en elle l'héritière ou la créatrice des grandes traditions de l'école à laquelle on doit de nos jours les *prime donne* célèbres.

KINGSTON.—La ville de Kingston, dont nous publions aujourd'hui une vue, est située dans le Haut-Canada, à l'extrémité nord-est du lac Ontario, à l'endroit où le Saint-Laurent sort de ce lac.

Les rues de la ville, fondée en 1783, sur l'emplacement du fort français de Frontenac, sont droites, non pavées, mais bordées de maisons vastes et commodes. Le port est spacieux et bien abrité ; mais il ne peut guère recevoir que des navires tirant dix à douze pieds d'eau.

De 1839 à 1843, Kingston fut la capitale du Canada.

LORD SALISBURY.—Le marquis de Salisbury, troisième du nom, appartient à l'illustre et ancienne famille des Cecil. Il n'a que 55 ans, et bien qu'il puisse être considéré, depuis la mort de lord Cairns, comme l'orateur le plus remarquable de la Chambre des Lords, la haute situation qu'il a prise dans son parti ne date guère que de la dernière année du ministère Beaconsfield.

Secrétaire d'Etat pour l'Inde en 1866, il ne tarda pas à se retirer avec les *ultra-tories* qui refusaient de s'associer à la politique de M. Disraeli, sur le bill de la réforme. Il rentra néanmoins avec le même poste, dans le cabinet formé à nouveau par M. Disraeli, en 1874, et il fut envoyé, en 1876, comme plénipotentiaire à la conférence de Constantinople.

Les deux points culminants de l'existence politique de lord Salisbury : sa retraite du cabinet en 1867 pour ne pas accepter le bill de réforme, et sa participation glorieuse, en 1878, à la politique impériale de lord Beaconsfield ; la résistance acharnée que, contre l'avis de son propre parti, il a essayé de soutenir, l'an dernier, au sein de la Chambre des Lords, contre le nouveau bill de réforme de M. Gladstone, indiquent assez la nature de ses opinions et les tendances qu'il va apporter dans la direction des affaires.

SIR STAFFORD NORTHCOTE.—Sir Stafford Northcote, qui devient membre de la Chambre des Lords sous le titre de lord Idelsbury, était, depuis 1874, le *leader* du parti *tory* dans la Chambre des Communes. Il est âgé de 67 ans et membre du parlement depuis 1855. Il représente le Devonshire depuis 1866. Il a débuté comme secrétaire de M. Gladstone, qui était alors conservateur, et il a gardé pour ce dernier une affection et un respect dont quelques-uns de ses amis politiques lui savent peu de gré. Aussi calme que lord Salisbury est entreprenant, sir Stafford Northcote est de la classe de ces hommes d'Etat qui prennent le pouvoir quand il vient, mais qui ne remueraient pas le petit doigt pour l'obtenir.

Sir Stafford Northcote a été successivement l'un des lords inférieurs de la Trésorerie, sous le second ministère de lord Derby (1858), président du bureau de Commerce en 1866, secrétaire d'Etat pour les Indes en 1868, et chancelier de l'Echiquier lorsque M. Disraeli devint membre de la Chambre des Lords.

LORD RANDOLPH CHURCHILL.—Une énigme : Il sera Sixte Quinte—s'il n'est Olivarès. Un personnage qui a trouvé le moyen très commun en d'autres pays, mais très rare en Angleterre, d'arriver avant l'heure, par le scandale et en jouant à l'Alcibiade.

Lord Randolph Churchill est âgé de 39 ans et membre du parlement pour Woodstock depuis 1874. Agacé de la hauteur, de la routine et de l'exclusivisme de sir Northcote et des autres chefs *tories*, lord Churchill a fondé, avec quelques amis, le *quatrième parti* ou parti des jeunes. On a beaucoup ri de ses prétentions au début. Mais, dès leur première attaque, les jeunes n'en ont pas moins réussi à déloger de leurs positions dans les *comités* une partie des *vieilles barbes* et à prendre un rôle menaçant à la Chambre des Communes. On le soupçonne de sympathiser avec les *home rulers*. Il est inutile de dire qu'il est la bête noire des *tories* orthodoxes, et en général l'effroi de tout le parti conservateur. Mais lord Churchill entraîne des voix derrière lui ; il remue les masses, et le parti conservateur n'est pas si solide qu'il puisse se passer de son concours.

EN VOYAGE

peine avons-nous eu jusqu'à présent quelques rares jours de chaleur, mais comme chez nous jamais les saines rigueurs de l'hiver ne font défaut, jamais non plus il ne nous manque les jours torrides et les nuits écrasantes qui font mûrir nos récoltes ; alors on cherche où se reposer, les champs verdoyants, les bois touffus, les ruisseaux limpides et les lacs au sein paisible. Que celui qui veut se procurer ces jouissances feuillette les pages d'un joli petit livre, qu'on nous envoie du chemin de fer Boston et Lowell, et il trouvera certainement sur cette route, qui traverse les vallées les plus riantes du New-Hampshire, du Vermont et du Canada, de quoi se satisfaire, tout en dépensant beaucoup ou peu d'argent, selon sa bourse. Dans ce livre il trouvera un index à tous les hôtels, pensions et fermes ; on l'on trouve à se loger, avec une liste des prix.